Document generated on 06/05/2025 9:20 p.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Je cherche l'Italie de Yannick Haennel

Guillaume Asselin

Number 255, Winter 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/81106ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Asselin, G. (2016). Review of [*Je cherche l'Italie* de Yannick Haennel]. *Spirale*, (255), 72–75.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Renaître d'entre les morts

Par Guillaume Asselin

JE CHERCHE L'ITALIE
de Yannick Haenel,
Gallimard, 200 p.

Ils sont nombreux les écrivains qui ont écrit sur l'Italie (Montaigne, Chateaubriand, Stendhal, Goethe, Giono, Dickens, pour se limiter aux noms les plus connus) à partir du stock d'impressions, d'expériences et de sensations amassé à l'occasion de leur séjour au pays de Dante et de Virgile pour en faire la matière d'un journal, d'une chronique ou d'un récit. Ceci sans compter tous les autres qui, sans y être nécessairement allés, l'ont prise pour décor de leur nouvelle ou de leur roman tant les beautés de Rome, de Florence ou de Venise prêtent à rêver. Au point qu'on peut bien avoir le sentiment de les connaître sans les avoir soi-même caressées du regard pour les avoir vues à travers les yeux de ceux qui ont tenté pour nous d'en traduire l'atmosphère, d'en assembler les lumières, d'en inventorier les trésors afin que leur éclat déborde les frontières du pays réel et puisse rayonner jusqu'au cœur de l'imaginaire que l'Italie alimente depuis les origines comme une source intarissable, un flot qui a nourri un pan considérable de la production occidentale – dans le domaine de la littérature aussi bien que dans celui de la peinture, de la sculpture et des arts en général, sans parler des autres champs de savoir. On n'en finirait pas d'égrener les noms de tous les génies qui ont germé sous ce ciel peuplé de visions, de songes et d'apparitions. Si le livre de Yannick Haenel s'inscrit dans cette filiation, il s'en distingue par toute une série de traits que je me propose ici de préciser afin d'en révéler la profonde originalité et l'exceptionnelle beauté.

Le paradis des œuvres

Des quatre années passées au milieu des merveilles de Florence où il a séjourné de 2011 à 2014, l'écrivain a retenu tout un fourmillement de lueurs dont on dirait qu'elles illuminent ses phrases de l'intérieur. Sculptées dans le cristal abrupt et étincelant de la plus haute acuité, les images y fulgurent avec une telle intensité qu'elles semblent tout droit jaillies des entrailles du vertige, bondies de la vulve voltaïque de l'ivresse contre laquelle on s'empresse de coller nos lèvres éblouies afin de ne rien échapper de la précieuse liqueur qui s'en épanche comme l'*ichor* fusant des veines ouvertes d'Aphrodite. Chaque mot semble baigner dans cette lumière de joyau nimbant les romans de chevalerie auxquels l'auteur emprunte son sens inouï de la féerie. Un des secrets de cette œuvre – parmi les plus fortes et les plus folles de la littérature contemporaine – tient dans cette manière toute singulière, profondément amoureuse, qu'elle a de s'incorporer pour les faire fructifier les *provisions de clarté* qui sommeillent au sein des œuvres dans l'attente qu'un regard suffisamment attentif les éveille de la nuit où le temps les tenait endormies. Leur aménageant un lieu dans l'espace accueillant de sa propre parole, elle se nourrit en retour du stock de rayons qui,

s'y étant tenu en réserve, trouve l'occasion de se libérer sous la plume d'un autre à travers lequel elles sont autorisées à revenir rêver sous le soleil de l'écriture. *« La parole qui accueille en elle une source devient elle-même source. »* L'écrivain qui veille en chaque lecteur dans l'espoir de se faire lui-même le scribe ou le sismographe de ces éblouissements que prodigue si généreusement la littérature a tout à apprendre d'un tel auteur visiblement porté par une grâce poétique manifestée sous l'espèce de cette *« immense opulence inquestionnable »* (Rimbaud, dont Haenel ne cesse d'extraire les prodiges) dont la parole est faite. Tout entière construite dans la matière des musées, des peintures, de la sculpture et de l'architecture, Florence ne pouvait ainsi manquer de s'offrir aux yeux de l'écrivain comme le lieu tout désigné pour entretenir ce rapport sensuel avec les œuvres s'exerçant sous la forme hautement jubilatoire d'une *hospitalité érotique* ou d'une *érotique hospitalière*. Le nom de la ville, où affleure et afflue la faveur, constitue à lui seul un poème s'éployant dans le vert de la voix comme un feuillage d'ombres fraîches, un bouquet de sonorités parfumées s'ébrouant à la façon d'un rêve dans l'oreille ravie où elles ruissellent avec un bruit d'eau jonché d'effluves fragiles, frémissantes.

La simple idée de marcher dans la ville de Dante, de Masaccio et du Caravage suffit à combler de joie l'écrivain. Une lumière bleue-dorée flotte au-devant de ses pas qui le conduisent dans le voisinage heureux des chefs-d'œuvre pour s'y livrer à des méditations tournant toutes autour du vide et de l'extase dont parlent la lumière secrète des tableaux et le volume magnétique des sculptures. La cathédrale et le campanile de la piazza del Duomo, la porte du baptistère de Ghiberti, les fresques du *Déluge* peintes par Uccello sur les murs du cloître de Santa Maria Novella, le *Moïse* de Michel-Ange sis dans l'église San Pietro in Vincoli de Rome jusqu'où il pousse quelques fois ses excursions forment un parcours spirituel semblable à celui du narrateur de la *Recherche* brûlant d'*« inscrire les dômes et les tours dans le plan de [s]a propre vie »*. S'il est une chose à envier à l'écrivain, c'est cette façon voluptueuse qu'il a de faire *travailler* les œuvres en se mettant à l'écoute de ce qui, en elles, appelle à transsubstantier sa vie afin d'extraire du temps mort dont le quotidien se compose trop souvent les très riches heures où l'on se met soudain à évoluer dans la dimension planante de l'extase. On entre brusquement dans le libre que masque habituellement le souci où se noie le social pour ne plus exister qu'à travers des éblouissements. Cela suppose une forme de croyance spécifiquement littéraire, qui ne se contente de rien et veut tout vivre à la fois en jouissant poétiquement de l'existence : *« Je* crois *au roman, à cette alchimie qui transforme les détails quotidiens en signes, y mêle vos désirs, vos attentes, vos rencontres, et procure une forme à votre vie. Que vous le vouliez ou non, une parole s'écrit ainsi ; elle vous porte, comme une monture de chevalier – et prend figure de destin. »*

Une nouvelle renaissance

Or, le malheur de ce temps loge précisément dans le fait que la crise financière dont on ne cesse d'agiter partout le spectre s'est désormais substituée à l'idée de destin. Là où le capital s'évertue à délester l'existence de son sens et de sa gratuité pour l'assujettir au règne des quantités et aux diktats des cours boursiers, avec la prétention d'assurer son emprise sur toutes les formes de vie de manière à ce que rien ni personne ne puisse trouver à subsister en dehors de la comptabilité, ne poussent plus que des cadavres d'où émane une fameuse odeur de moisi. Absorbant le politique, le marché – *« cette combinaison infernale du formatage et du contrôle »* – le vide de sa substance citoyenne en le faisant déchoir du côté du spectacle où le visage hilare de Berlusconi trône en première page des tabloïds comme l'icône clownesque de ce nihilisme démocratique contemporain qui, servi par le voyeurisme des médias, consacre l'abjection comme objet de désir offert à la satisfaction de tous. Aux Vierges des Annonciations et aux élites du temps passé succède un caravansérail de putes de luxe soumises aux pulsions et aux desiderata d'un essaim de crapules aussi barbares qu'ignares qui ne savent jamais que s'esclaffer au sommet du naufrage où leurs petits intérêts personnels leur commandent de précipiter le pays. L'Italie de Berlusconi ne se distingue pas radicalement du reste du monde : en elle, l'extermination planétaire du politique devient simplement plus visible et manifeste qu'ailleurs.

Mais au sein de cet avilissement général, au milieu de cette débâcle globale où il semble que la pensée soit condamnée à agoniser pour le reste des temps à venir sous l'ineptie d'une parole qui tourne à vide, un petit orient se lève. Une chance gîte au centre du plus noir désastre ; des entrailles de la dévastation monte un chant étrange à la beauté trouble, déchirante, analogue à celui que l'écrivain entend monter de la gorge de ce jeune Sénégalais désargenté réduit à vendre des parapluies sur le parvis du palais des Médicis. Ce pays que l'obésité de sa bureaucratie et la corruption endémique font pourrir sur pied sous l'égide du *cavaliere* et de sa triste cohorte est aussi celui de la *renaissance*. Dans les replis et les profondeurs du passé gisent les germes d'une *« mémoire en avant »* où se profile la possibilité de rompre avec la bêtise du présent pour embrasser une *autre temporalité*, s'initier à une autre façon d'habiter le temps, tout comme le XV^e^ siècle a trouvé dans le réveil des textes antiques la voie de sa propre résurrection et les ressources qui lui étaient nécessaires pour s'affranchir de l'oppression féodale. Au cœur de

Mais au sein de cet avilissement général, au milieu de cette débâcle globale où il semble que la pensée soit condamnée à agoniser pour le reste des temps à venir sous l'ineptie d'une parole qui tourne à vide, un petit orient se lève.

l'abîme qui bâille d'ennui paraît ainsi un mystérieux point de poésie autour duquel Dante fait graviter l'ensemble des époques réunies sous le regard des œuvres : *« il punto a cui tutti li tempi son presenti »* – le point auquel tous les temps sont présents. *« La catastrophe révèle*, observe Haenel *: en survivant à sa propre ruine, en se nourrissant de la mort du politique, l'Italie, en dépit de sa misère – ou précisément à cause de celle-ci –, n'est-elle pas devenue le lieu le plus approprié pour vivre la fin du temps occidental et pour faire – en même temps – l'expérience du retour secret de toutes les époques ? »*

La littérature comme école de silence et de solitude

Cette expérience où se dévoile la nature initiatique et destinale de la littérature requiert une endurance et un courage que la parole poétique se voue tout entière à transmettre et à fortifier en enseignant à briser les adhésions communautaires et à rompre les liens consolidant les servitudes. À l'époque du réseau intégral et de la communication instantanée ne jouissant plus que d'elle-même au sein de l'effervescence présentiste court-circuitant le temps de la réflexion et de la méditation par « likes » interposés et partages pressés, la littérature s'offre comme une école de solitude où il redevient possible de ménager un écart dans la pensée. Là où l'information nous poursuit partout à la manière d'une Érinye veillant à bien nous emplir et nous gaver de manière à ce que, privés de rien, nous n'ayons pas accès à ce *rien* qui marquerait la fin de notre dépendance, la mise à l'arrêt du mental s'impose comme une mesure d'hygiène, un exercice spirituel. Nul surprise que ce soit précisément vers saint François d'Assise que l'écrivain choisisse de se tourner afin de mieux entendre ce qui brûle silencieusement en cette solitude. Après avoir passé la moitié de sa vie en communauté, le désir lui vient de s'isoler. C'est contraire à la règle qu'il a lui-même instaurée. Perché au bord du vide ceignant la montagne boisée où il s'est retiré, il découvre la beauté de la désobéissance et du désœuvrement.

Penser la pauvreté, s'y abandonner en s'en laissant traverser, inviter le vide où elle se tient à venir dans nos vies si tristement affairées afin d'y faire place nette de manière à pouvoir être enfin en accueil, totalement disponibles, c'est un acte profondément hérétique dans ce monde au regard duquel on n'existe qu'à proportion des richesses qu'on possède. Cette forme de vie qui se livre tout entière à la gratuité s'inscrit à rebours de l'idolâtrie du calcul et de la valeur d'échange sur quoi repose la consommation occidentale : *« elle fait usage des choses,* écrit Giorgio Agamben, *sans jamais se les approprier »*. C'est cela habiter poétiquement la parole : se mettre au service de ce qui, en elle, participe du silence où l'on renoue avec la présence et l'eau vive des sources. C'est le point auquel tous les temps sont présents, où le passé devient plus actuel que l'avenir, le point de poésie où *« celui qui ne fait rien d'utile s'expose à la venue sur lui de signes qui lui suggèrent que le temps lui parle »*. Le point où, s'exposant à ce qui la trouble, la pensée vacille comme le couteau en équilibre sur la gorge d'Isaac. L'instant où, criant vers *« l'origine des joies »* dont la parole préserve le souvenir, l'on s'éveille soudain d'entre les morts avec la ferme détermination de ne plus jamais dormir.

Il y aurait encore mille choses à dire sur ce livre foudroyant qui tient tout à la fois du journal de lecture (où l'œuvre ivre de Bataille occupe une place centrale), de la chronique, de l'essai aussi bien que du roman – le roman en tant que creuset où se fondent et fusionnent toutes les formes d'expériences, élargissant la vie à proportion des rencontres qu'il suscite. Mais comme *« la transmission de la pensée s'accomplit en silence à travers le temps »*, il vaut mieux se taire afin que dans ce suspens propitiatoire de la parole la voix des ombres qui chuchotent en elle redevienne audible. ■

Absorbant le politique, le marché
– *« cette combinaison infernale*
***du formatage et du contrôle »* –**
le vide de sa substance citoyenne
en le faisant déchoir du côté du spectacle
où le visage hilare de Berlusconi
trône en première page des tabloïds
comme l'icône clownesque de ce nihilisme
démocratique contemporain qui,
servi par le voyeurisme des médias,
consacre l'abjection comme objet de désir
offert à la satisfaction de tous.